

Les bavards

Un soir, les mots sont venus, comme des feux follets, comme des otaries rieuses. Au départ, ils étaient plutôt faciles à vivre. Ils chantonnaient, ils parlaient, je les écoutais, moi, vieux chevalier ployant dans sa lourde armure qui gravissais un escalier creusé dans la roche. Je les entendais, parfois murmures, parfois stridents. Ils émanaient des bagues que j'avais aux doigts, des fleurs qui parsemaient le chemin. Un berger conduisait son mouton avec une corde. Ma jument, que j'avais lâchée devant, peinait à trouver des appuis corrects sur la pente. Dans un équilibre incertain, elle avançait avec cocasserie. Les mots devinrent vite directs et méchants, conséquence probable de leur impuissance. Ils disaient :

– *Laisse tomber le paysage.*

Chose en la circonstance impossible. J'allumai une cigarette.

– *Tu sais que tu es idiot,* dirent-ils.

– Pourquoi ? J'ai laissé échapper quelque chose ?

Les mots ne répondaient pas. Les injures gratuites les excitaient. Ils parlaient pour ne rien dire, pour pousser la machine, comme des poules hochant la tête en picorant.

Oui, les mots parlaient pour ne rien dire, mais ils parlaient. Je leur prêtais attention. *Tu vas mourir,* me disaient-ils par exemple, comme s'ils étaient dotés de clairvoyance. *Tu penches trop en avant,* reprochèrent-ils, alors que le soleil noir me picotait les yeux. La lumière baissait. Je cherchais à passer entre les mots, à voir entre les lignes, à aller vers la stupéfaction verbale, à participer à une grande cérémonie. Après la révolte instinctive, je me demandais si, peut-être, ce voyage n'était pas le dernier, et ces phrases, un message. Un témoignage à charge contre mon asservissement volontaire à une déesse aux sandales dorées, une divinité pas du tout verbale. Parlez, parlez, alors, chers mots, mettez-moi la bride au cou et tirez. Au besoin, étranglez-moi.

Je jetai mes gants blancs sur le bas-côté. Je pensai à la mort, à la douceur de l'abstraction. Un froid s'empara de moi. Un oiseau de proie piqua du ciel vers sa cible. La jument était arrivée au sommet du piton et tournait sur elle-même avec embarras, comme si la surface disponible rapetissait. Les mots m'inclinaient au pessimisme. Ils m'indiquaient la route des remords. Je ne pensais

qu'à la sévérité de ma déesse, à baiser ses pieds, et courber le cou devant sa beauté sévère.

– *Parle-nous de la maîtresse, dirent-ils. Fais-nous bander.*

– Mon cœur est une marmelade. Je ne veux pas trahir au boulet de canon la nature mystérieuse de l'amour.

– *Meurs alors, sans avoir rien dit.*

– Oh là, pitié, les amis.

Car je les appelais maintenant les amis. Je m'enfonçais dans la spirale. Ils se turent. Le silence figurait la mort peut-être, ou la vie. Un pic tout près avaient l'air d'un crayon taillé. Je levai ma gourde à vingt centimètres de mon visage et versai dans ma gueule ouverte. L'eau glacée tomba en cascade. Elle avait la solidité d'un serpent.

– *Meurs donc, reprirent les mots loïs.*

– Oui, ben, on n'est pas pressé, on vient juste de commencer.

J'avais bien compris qu'ils jouaient à me gouverner et que j'étais un bateau ivre. Une longue passerelle partait du piton, suspendue au-dessus du vide vertigineux. La vieille carne puait. Elle déversait de la merde et paniquait, se cabrait, hennissait.

– Tout doux, Marie.

J'évitai un coup de sabot. Je savais qu'ils mentaient souvent. Je me laissai dicter ma conduite. *Va à droite, va à gauche, près du précipice.* La passerelle menait à l'entrée d'une large plaine verdoyante. La jument galopa, s'ébaudit. Au loin s'amoncèrent des montagnes, des glaciers. Une bâtisse fortifiée, en pierres claires, avec deux tourelles de garde, annonçait une place-forte ou un monastère. Je récupérai ma rosse, montai et nous avançâmes au pas, moi droit comme un i, ma lance érigée en oriflamme. Une girafe avalait des bûchettes.

– *Tu parles, contestèrent les mots.*

Mes yeux se fermaient.

– *Ne campe pas.*

Les mots étaient souvent négatifs.

– *Ferme ta gueule.*

Ils me considéraient comme leur chose. Ils me poussaient au suicide. Je me rétractais, je me relâchais, souple comme un poulpe. Ils s'amadoueraient peut-être.

– *Offre-nous un cadeau.*

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– *Ta mort, ta mort, répétèrent-ils immédiatement.*

Ils me démontraient leur impuissance. Mon cœur, où brillait un joyau, ne souffrait pas de leur méchanceté. Je m'en amusais même. A mi-chemin, je croisai une tente fastueuse, blanche, avec un chapiteau et une large entrée couverte. La jument tourna la tête et, sans attendre mes instructions, avança. Je tirai sur les rênes.

– *Tu ne sais pas ce qui t'attend*, dirent les mots.

Ça allait de soi. Ils instillaient la crainte. Un chirurgien rangeait ses outils argentés. Derrière, des larbins calfeutraient la tente. A voir leur tête, la mort était dans l'air. Quelqu'un me prit par le bras et m'accompagna au Cinquième Lieu. C'était un endroit aménagé pour les enfants, avec des structures en bois aux coins arrondis, peintes de couleurs vives. Nous entrâmes à l'arrière d'une vieille camionnette.

– On est en retard, dit un homme.

Il grignotait des gâteaux, engoncé dans un pull rose à manches courtes. Nous allions chercher quelque chose. Je ne savais ni où ni quoi. Un jeune homme noir se tenait en équilibre sur un tuyau dans le camion.

– Je croyais que...

– Pas moi...

– Qui alors ?

– On arrive, euh, à se construire.

– Maintenant vous n'êtes plus le même.

On prit ensuite une deux-chevaux et, capote ouverte, cheveux aux vents, on balançait de la peinture jaune sur la route. On s'endormit sur une station d'autoroute. Les montagnes ressemblaient à des pochettes surprises.

– Bon, on rentre au camp bientôt ?

– Et l'hospitalité des gens du désert ! Je prendrais bien une tasse, j'ai la bouche fixée.

– On va parler d'autre chose.

Une femme fumait.

– Est-ce que vous écrivez sur l'escrime ?

Le genre de question qui s'invente sur l'instant...

– Vous voulez sincèrement une réponse ?

– Non, ouvrez-moi un paquet de gâteaux.

Après on plia les serviettes, etc.

– *Parles-nous du monde*, exigèrent doucement les mots.

Le monde, c'était la nuit. J'avais un périple à faire dans l'obscurité que j'avais devant les yeux alors qu'il faisait jour. Il y avait une grande cruche vide, en terre, col effilé.

– *Odieux, odieux !* firent les mots.

Fallait-il comprendre : Oh, dieu ! Haut, dieu ! Ou : eau d'yeux ? Ces drôles de mots ne s'exprimaient qu'à l'oral, sans être pour autant des voix.

– *Reviens sur terre, vieux machin,* ajoutèrent-ils.

J'y étais, je n'avais pas spécialement l'envie d'y revenir. J'avais toute ma vie cherché le détachement, et l'âge s'y prêtait bien. Même si pour l'heure je rêvais surtout d'une piscine gonflable, boudinée, où tremper. La bouche sèche, je levai mon visage chauve et barbu vers le ciel poussiéreux, jauni par le soleil. Un pipeline crachait des langues de feu. Des chariots, des cavaliers se poursuivaient au loin sur un pont suspendu. Une flèche atteignit une femme dont la robe blanc écru, balayée par la vitesse, faisait des plis antiques.

Les mots : – *Ô nasse céleste de ce cœur reverdi !*

Une petite maison se présentait à droite. C'était une chapelle, avec une façade ouvragée, mi-ouverte mi- fermée, comme la bouche de ma mère, dessinée au rouge à lèvres, lorsqu'elle parlait avec au coin une cigarette. Une roue de chariot penchée traînait dans la cour, l'air d'une rondelle de tomate. J'entrai, m'approchai du bénitier sur la gauche, une demi-cuvette en pierre incrustée dans le mur. Il était vide et sec. La bâtisse était abîmée. Des colonnes en bon état s'étagaient en profondeur, mais des trous dans la toiture ouvraient la voie au soleil, qui descendait en fûts de lumière.

– *Tu fais quoi là ?* dirent les mots.

Une statue de Marie portait entre ses seins énormes le visage adulte de Jésus illuminé. Sur une pierre allongée, un squelette de marbre se relevait du tombeau. Un amas de granit bleu et un cheval à bascule traînaient dans un coin sombre où scintillait un œil mi-clos qui s'ouvrit, rond bouton. Un gisant grimaçait, le poignet traversé par un clou, la bouche édentée par une main puissante dont les doigts sortaient par les orbites.

– *Pense à la mort,* dirent-ils.

Elle m'apparut sous la forme d'une vague noire d'où sortit une énorme langue qui me lécha. Je montai sur une passerelle de rondins qui roulaient en sens inverse, m'accrochai à un filin au-dessus d'un gouffre, le lâchai et tombai dans l'eau, aspiré par

l'abysse de manière assez douce. J'avais vécu dans un château, dans des taudis. J'avais gravi des montagnes, traversé des déserts. Je pouvais mourir.

– Réveille-toi, dirent-ils, *ce n'est pas ça. Tu es un rêveur, comme tous les hommes. Vous croyez que les chaises volent et qu'elles vont glisser sous votre cul quand vous vous assiez.*

Je m'enlisais dans la nuit. Je n'avais plus rien d'un chevalier errant, encombré de sa lance de tournoi, armé de certitudes, qui combat les démons squelettes, les sangliers, les bêtes malicieuses. Je me réveillai dans la tente. Je m'étais évanoui, assommé par les vapeurs de formol. La nuit était tombée. Les chirurgiens avaient dressé dehors des petites tables blanches. Ils étaient coiffés de masques bizarres. J'hallucinai peut-être encore. Le vent soufflait, les tentures claquaient. Un parasol en paille se retourna.

– *Tu nous ennues, dirent les mots. La beauté, la beauté... la beauté s'échappe.*

Le sol se crevassait comme une pomme de pin.

– *Tu finiras au débarras des morts diverses.*

La lune dragée se levait dans le ciel nocturne. Des oies sauvages volaient.

– *Au-delà des montagnes.*

Je me tournai vers le massif rocheux qui barrait l'horizon. Je récupérai ma jument et nous partîmes à trot. Nous rejoignîmes une route qui commençait (ou finissait) au milieu de nulle part. Elle serpentait jusqu'aux monts. L'animal renifla et esquissa un mouvement de recul. Je l'encourageai à poursuivre avec la cravache. J'allumai un cigare. Un cadran sphérique reposait en bordure de la route. Sur un socle en béton, une batterie anti-aérienne pointait ses canons. Une femme en combinaison rose, accoudée à une barrière, à quelques mètres d'un ranch, me sourit avec exagération. Je tapotai ma selle blanche.

– *Mais tu vas parler ! Qu'est-ce que tu vas dire ?*

L'aile de mon chapeau me tombait au milieu des yeux. Je louchais et ma vision était striée de barres horizontales.

– *Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu vas parler, espèce de chien !*

La femme ouvrit grand la bouche. Un serpent noir en sortit lentement. Je lui proposai de la baiser en levrette et de frictionner son dos avec une brosse à pointes.

– *Chien de païen, tu n'as pas de cœur !*

– Entre démons, on se comprend.

Son visage prit une forme reptilienne.

– *Tu hurles dans le monde sauvage.*

Je descendis de cheval et m'approchai. Elle était petite. Ses yeux, bordés de cils et soulignés d'un trait doré sur les paupières supérieures, se levaient sur moi, farouches, sombres et beaux. L'amour naissait, mourait et renaissait à chaque instant. Elle m'étreignait, serrant son visage sur ma poitrine. Ses bras, comme des appendices de pieuvre, serraient mon dos. Un tentacule se glissa à travers mon cœur. Elle se métamorphosa en sauterelle, dévora mes entrailles, s'installa dans mon corps, boule de feu.

– *Drôle de façon de faire l'amour.*

La pleine lune orangée brillait au-dessus des montagnes. La femme grignota l'intérieur de mon corps, qui devint une sorte d'aquarium où ses avatars d'animaux aquatiques circulaient avec bonheur, poissons, crocodile, crustacés. Après cet interlude (*Mais tais-toi, le monde n'a pas pitié!*), elle leva un arc et visa la lune. Je crus qu'elle l'atteindrait, mais la flèche, assez haut dans le ciel nocturne, finit par retomber et disparaître derrière les arbres.

– *Au feu, tous ces mots !*

Une anémone de mer me caressait. Je montai sur mon cheval, mais elle avait dû me piquer, car mes jambes, paralysées, étaient raides. Pour faire bonne figure, je tournai mon corps à quarante-cinq degrés, comme une écuyère en exercice. Je souffrais. L'équilibre était précaire. Le mal cessa comme il était venu et mes pieds retrouvèrent les étriers. Je pliais et dépliais les mains avec nervosité. Je sortis une arme à la faveur d'un danger imaginaire. Je mis une couverture sur mes jambes et chevauchai.

– *Eh ben, eh bé...*

J'avais soif de bière. Je fis le geste d'en avaler une, je jetai la tête en arrière, défiai la lune... et mon chapeau tomba.

– *Passionnant.*

Je descendis de cheval pour le ramasser, mais je sentis un canon de revolver entrer dans une oreille. Un indien, couteau entre les dents, passa devant moi. Je repensai à la culotte blanche de la femme de tout à l'heure. Elle s'était glissé deux doigts dans la chatte. Il me passa une chaîne autour du cou, me jeta des coups de genoux dans le visage. Allongé sur le sol pierreux, en sale état, je me réveillai. Le jour était levé. La femme, habillée en cavalière, avec des bottes et un pantalon sombre, mettait le pied à l'étrier.

– *Tiens, il se réveille, celui-là, dit-elle.*

Ma vision était floue, se tordant en z. Elle me donna un léger coup de botte au visage en disant :

– Dégage !

Je pensai à sa langue râpeuse sur mon pénis. Elle avait eu le temps de me confier qu'elle avait un bébé tout blond qui jouait sur un cheval à bascule. Je lui lançai :

– T'as un gros cul, de toute façon.

Puis j'aperçus des douilles vides, cinq ou six, près de moi. C'était plus sérieux que je n'aurais cru. Son cheval trotta vers moi. J'eus peur qu'il ne me piétine. Mais non, il passa et continua son chemin, avec son altièrre cavalière. Au moment où je m'y attendais le moins (elle avait dû revenir en douce, ou était restée là, au fond je ne savais pas si elle était vraiment sur le cheval, quoi qu'il en soit, cette fois, c'était bien elle), elle me jeta un nouveau coup de botte sur la gueule et piétina mon visage. Je me voyais finir dans un hôpital, transformé en momie, avec une main qui me fourre un demi-biscuit dans la bouche. Ou pourrissant, pendu par le cou à une croix dans ce désert de pierre, la tête tombant comme un pantin.

– *On t'écoute.*

Mais non, je me retrouvai, je ne sais comment, le nez dans une rivière, avec une petite fille de trois ans qui passait la main dans mes cheveux en rigolant et en me jetant de l'eau. De l'autre côté, à l'ombre d'un immense rocher en forme de coque de navire, l'indien jouait de la flûte. Je connaissais cet endroit. Dans une grotte, il y avait l'entrée d'un passage souterrain. Il s'y était passé des trucs pendant la guerre. Des combats entre le sol et le ciel. Un homme obèse, habillé d'un short, avança à petit pas. Il me salua en levant son chapeau. Une machine en métal, dérivée d'un polyèdre transformable, auscultait le terrain avec une tête chercheuse montée sur une pelle mécanique hydraulique.

– *Bon, ça nous casse les couilles, ton histoire. Et d'abord, qu'est-ce que tu cherches ?*

– Je vais vous le dire, au cas où vous pourriez m'aider : je cherche dieu, j'ai à lui parler.

Des langues noires étaient suspendues à un étendoir. Une renarde pliait mécaniquement le linge. Une araignée et une scolopendre rampaient sur les cailloux.

– *C'est dans cette direction,* dirent les voix.

– Laquelle ? demandai-je, sans trop croire qu'elles eussent la moindre information sur le sujet, enfin on ne savait jamais.

– *Derrière le gros arbre, sur la gauche, crétin.*

Il y avait en effet, sur la ligne de crête, un arbre mort avec une grosse branche et quelques rameaux secs. Je grimpai. J'avais la tête poisseuse de sang. De fait, une plaine verdoyante, avec des terrassements d'herbe et des bocages, s'étalait sur la gauche, dans un microclimat inattendu.

– *Alors, tu vois bien, mécréant. Mais je ne pense pas qu'il te parlera.*

Un vieil homme barbu, habillé d'une robe blanche, avançait, bâton dans la main droite et dans l'autre une pile de dossiers. Se pouvait-il...?

– *Mais non, ne te chauffe pas la bile, marsouin.*

Je ramassai une petite branche feuillue pour me donner une contenance.

– *Tu n'as trouvé que ça ?*

– Bah oui.

Je m'approchai, parlai au vieillard, mais il ne sembla pas m'entendre et changea de direction.

– *Te voilà malin.*

Je n'allai pas en rester là. Je courus derrière lui.

– Monsieur, monsieur !

Je m'arrêtai en découvrant, de derrière, son crâne rasé rose poupon et ses oreilles du même acabit. Des fidèles en chasubles marchaient dans notre direction, tête baissée, à la queue leu leu. Le vieux s'installa devant une table nappée de blanc et déploya un rouleau de papier sur lequel il y avait une image. Il plaça une petite poupée dans la feuille, enroula et pressa l'ensemble.

– *Tu devrais lui demander ce qu'il fabrique.*

Il prit un grand pinceau d'allure japonaise et, la main crispée, sembla chasser toute trace de poussière sur la table.

– *Demande.*

– Monsieur, qu'est-ce que vous faites ?

Il releva lentement la tête, d'un air soupçonneux. Chétif et recroquevillé, il portait des lunettes rondes dorées, une barbe et une moustache blanches. Il paraissait inspiré. Il desserra l'étreinte sur son pinceau et, le prenant par l'autre bout, continua son époussetage avec nonchalance. Les fidèles arrivaient en psalmodiant des chants, dont ils levaient le manuscrit à bout de bras.

– Que me racontes-tu, petit ?

Par enchantement, un rideau nous sépara de la procession et, au-dessus de nous, un châssis de maison en dur apparut. J'étais abasourdi.

– Monsieur, êtes-vous dieu ?

Autant se lancer.

– *Bravo.*

– Je l'ai été, répondit-il en allumant une bougie. Je l'ai été, mais je ne le suis plus.

Il sortit un rouleau de tissu et un habit à rayures. Une main en or sortit du mur, ainsi que des tuyaux de métal.

– C'est pour la douche, indiqua-t-il.

Il arrangea la tuyauterie.

– Voulez-vous prendre une douche ? C'est de l'eau qui arrive directement de la boucherie.

Une question me brûlait les lèvres :

– Pourquoi avoir cessé d'être dieu ?

Un sourire épanouit son visage :

– Pour vous voir, petit malin. Sachez que nul ne peut me voir sans mourir lorsque je suis dieu. Il faut dire que je suis susceptible. Une jeune femme aux cheveux courts était entrée dans la pièce. Elle s'assit sur le lit et retira ses bas.

– Pour vous voir, ajouta dieu, et aussi pour la voir. J'adore faire du cheval. Elle était magnifique, ses jambes nues dépassant d'un fauteuil à poils blancs.

– *Alors ?*

Il s'allongea et eut l'air soudain fatigué, ou rêveur. La femme se mit à quatre pattes au-dessus de lui, les fesses sur son visage.

– Ne regardez pas, demanda-t-il.

Il sortit sa langue et la leva en direction du sexe qui le surplombait.

– *Ça alors !*

J'étais sûr qu'il voulait que j'assiste à ça, sinon il aurait fait un autre tour de magie pour se cacher. Je savais que ça appartenait à son plan. Des roses se courbaient dans un vase. La fille avait remis ses bas et, assise à califourchon, frottait sa chatte contre son visage. Quand elle se retira, il était épuisé. Un tuyau lui versa de l'eau sur la tête et un ustensile rond, équipé de cinq tiges, apparut pour le masser.

– *C'est Géo Trouvetou !*

La fille regagna son fauteuil et, jambes croisées, fuma une cigarette.

– *Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?*

J'avais rencontré dieu, je n'étais pas déçu ! Elle mit un disque sur la platine. C'était une chanson sur le thème du soleil. Un robot ouvrit deux bouteilles de bière et épousseta la pièce.

– *Mon dieu, pardonnez-leur.*

J'étais comme un petit garçon monté dans un arbre qui ne sait comment redescendre. Il regarde en bas son père endormi, adossé au tronc, ivre peut-être. Un démon, les yeux blancs, se gratte le menton.

– *Bon, on ne va pas y passer la nuit !*

Justement oui, je m'endormis. Les voix se turent. Un bâtiment à facettes clignota fugitivement. Je me réveillai soudain. La fille, debout, me faisait un massage avec une fourche. Les dents glissaient sur mon thorax et mon ventre, puis remontaient jusqu'au cou et ça recommençait. Derrière la baie vitrée, un chemin passait à travers bois. Çà et là, sur les hauteurs, des villas. Ailleurs s'étendaient des champs de colza jaune. Un hydravion faisait des figures acrobatiques au-dessus d'un fleuve bleu cobalt. Dieu s'habillait en clair. Il étira son slip. Il ouvrit un classeur, en tira un autre classeur dont il extrait, du milieu d'une liasse, un papier.

– *Tu sais, murmura une voix, qu'on entaillait les lèvres des blasphémateurs. Tais-toi donc. Les chiens glapissent dans la forêt.*

Dieu tourna la feuille. Il resserra sa redingote, chaussa une paire de lunettes, toussota.

– Je reprends du service, dit-il. Je vais disparaître à tes yeux. Ça vaudra mieux.

Il monta sur un tricycle à moteur et pédala. L'engin pétarada et s'éloigna. Le papier était tombé par terre. Je le ramassai. Il y avait le dessin d'un roi sur un trône à accoudoirs, avec son sceptre, sous une ombrelle. Sa couronne en demi-globe était sculptée de doigts qui s'assemblaient au sommet. Le front était orné d'un gros diamant dans un cœur en or surmonté d'une croix. Ses yeux, cerclés de noir, étaient ceux d'une perdrix. Il tenait un pot d'herbes diverses d'où émergeaient une rose et une tulipe rouge.

– *Ne te perds pas dans les descriptions, va à l'essentiel.*

Il portait des chaussures de sport et un tee-shirt sombre qui révélait un bras droit maigre comme celui d'un enfant. Sur l'autre avant-bras étaient plantés trois ciseaux, derrière une grosse montre en métal. Il croisait les jambes. Je cherchai ma jument. Elle était attelée à un autre cheval sur une calèche conduite par un cocher à haut-de-forme, muni d'un grand fouet.

– Je vous amène, Monsieur, dit le larbin.

Je montai à l'arrière. Des chiens et des lapins à têtes noires reniflaient les roues. L'attelage démarra au pas. Je fouillai la cabine. Il y avait un livre, un dépliant en accordéon, un revolver argenté, un sabre dans son fourreau, dont la lame était un vrai miroir, une bouteille transparente qui contenait peut-être du whisky, ou de la pisse. Je me servis un verre et me demandai si je n'allais pas me mettre une balle dans la tête. Les voix m'y encourageaient. Je reposai l'arme, du moins pour les faire chier. Nous avançons en plate campagne, au milieu de prairies coupées derrière lesquelles se dressaient des arbres. Un chaton tigré noir et roux surgit de dessous le fauteuil. Il étendit sa patte. Je le pris dans mes bras. Il était joueur et affectueux. De meilleure compagnie que ces voix prétentieuses !

– *Prétentieux toi-même! Celui qui dit, c'est lui qui est. Au lieu de te plaindre tout le temps !*

Le chat dressa ses oreilles pyramidales. Je lui caressai le bas du menton. Il ouvrit la mâchoire de plaisir, dévoilant ses fines canines et sa langue rosée. La calèche allait bon train. Les roues charriaient de la poussière. Dans l'étendue caillouteuse tournait une toupie géante. Le chat fermait les yeux sur ses songes. Son museau fin et soyeux frissonnait. Je hurlai quelque chose au cocher, me penchant à la portière, le chat toujours sur les genoux. Il n'entendit pas.

– *Et quoi, on aimerait savoir ce que tu as hurlé ?*

– Je l'ignore.

Je ne m'entendais pas moi-même. Sans doute je lui demandais où nous allions.

– *Nous aussi, on se le demande.*

Nous avançons, mais, avec les cahots, j'avais plutôt l'impression de sauter sur place. Je feuilletai le livre, il n'y avait que des pages.

– *Lol.*

Je le tins par la fenêtre. Le vent tournait les feuilles.

– *Sans intérêt.*

Je fus progressivement atteint par une sorte de gravité. J'avais parlé à dieu, ce n'était pas donné à tout le monde. Le chat avait ouvert les yeux. Il me regardait comme je devais le regarder, avec curiosité et un brin d'inquiétude.

– *Au cœur du monde, il y a toujours la mort.*

J'avais dû m'endormir. La calèche était arrêtée. Le chat tournait la tête de droite à gauche. J'allumai une cigarette. Nous étions au

milieu d'un désert sous le ciel qui fonçait. Au loin s'allongeaient des collines, après une vaste plaine sèche parsemée de touffes d'armoise et de cactus. La serrure de la portière était à moitié dévissée. J'avais froid. Je mis un pull rouge et une veste de cuir. Le chat grimpa sur la fenêtre et s'échappa. J'ajustai mes lunettes et repris le livre. Ça ne servait pas à grand-chose, il n'y avait toujours rien d'écrit. Quelqu'un fit couler de l'eau. Nous devions être près d'un puits, pour passer la nuit probablement. Un feu de bois craquait.

– Il est aigri. Il est grillé. Il joue sa dernière cartouche.

– C'est bien possible.

Avec l'obscurité croissante de la nuit et les lueurs du brasier, mon chapeau rougeoyait.

– C'est fini. Ces histoires de miroir tournant, avec la noirceur des songes, on en a plein le dos. Tu devrais fonder une religion.

Quelques années plus tard, j'habitais en ermite dans une caverne en Inde, près de l'Océan, à moitié mort de faim et rongé de vermine. Les voix se faisaient rares. J'avais vendu ma jument. Je partageais mon temps entre la recherche de nourriture et des méditations dans le noir. J'observais les bâillements des coquillages. Parfois, dans le silence, une fleur de lotus croissait au-dessus de mon crâne. Je confectionnais des objets avec des plumes et des fleurs séchées, spécialement des roses que je dérobaï dans la propriété d'une Américaine coiffée d'un chapeau large. Je croisai un jour un éléphant.

Je déclinai depuis un certain temps lorsqu'une femme indienne d'un village environnant, trapue, la cinquantaine, le visage rond, les cheveux enveloppés d'un fichu noir, secouant la tête avec un large sourire figé, m'apporta une soupière en fer blanc emplies d'un breuvage d'où émergeait une louche en bois, ornée de vaguelettes stylisées. Parfois, des gens venaient à moi, quelques-uns bien habillés, pour que je leur raconte mon entrevue avec dieu. Eux-mêmes l'avaient rencontré en d'autres occasions. Ils s'en faisaient une image très différente. C'était un plaisir de le dépeindre, tel qu'il avait bien voulu se présenter à chacun, ce vieux farceur. Ceux qui recherchaient juste un témoignage sans avoir fait l'expérience de dieu étaient dubitatifs et parfois malveillants. J'avais une petite renommée dans la région, qui m'amenait des cadeaux, comme cette femme, dans son sari orange propre, avec sa soupière.

Je la conviai à partager mon repas à l'entrée de la grotte. Elle fit des manières, mais j'insistai, de sorte qu'elle se sentit obligée. Je sortis des bols, de grandes cuillères en bois, des fourchettes, des serviettes en papier, réchauffai du riz. Nous commençâmes par la soupe. Elle enleva son voile et dénoua des cheveux bruns, coiffés en fines tresses au bout desquelles s'esquissaient des boucles. Malgré la faim, nous allongions chaque bouchée comme si c'était notre dernier repas. Et ça pouvait l'être si le plat était empoisonné. La femme, qui s'appelait Mistra, avait peut-être été envoyée par des fanatiques pour me piéger.

Pourtant, je commençais à aller mieux, si l'on peut dire. Les vaguelettes sculptées sur la louche se transformaient en ailes. La femme me présentait son profil et regardait fixement devant elle, l'œil cerné de noir. Elle tenait un sac de la main droite. Une longue corne sonna. Un volcan entra en éruption. C'était un petit volcan à l'envers, accroché au plafond, dont le feu remontait et s'évanouissait. Des phylactères sans messages se déplaient. Des lampes brillaient faiblement à la lumière du jour. Un hélicoptère volait dans le ciel blanc. Des tournesols, des épis de blé, les triangles aigus de la lame d'une scie se succédèrent, tandis que trois chaises vides sur une estrade nous tournaient le dos. Une fée papillon avec la figure en forme de citron conduisait une vieille Bentley. Un être longiligne, habillé d'un justaucorps noir, s'exerçait à la barre. Un assortiment de plumes tournait sur une roue montée sur un axe. La soupe était droguée, sans doute avec les champignons hallucinogènes qu'on trouvait en cette saison.

– *Il y a de la mort dans l'air, des malédictions.* Le visage de la femme disparut sous son fichu noir.

– Je m'appelle Cloatl, dit-elle.

Mon cœur est de pelures d'oranges agglomérées. Je suis la réincarnation d'une cane apprivoisée qui apportait dans son bec le journal à son maître. Il y a plus longtemps encore, j'ai vécu près d'une pyramide. J'avais des mèches nouées à leur extrémité de manière à former trois petites boucles. Je dormais dans un grand tonneau longitudinal ouvert, appuyé sur des étais en bois.

Au pendant de sa boucle d'oreille luisaient les facettes d'un rubis. Elle tira la langue et l'incurva. Un feu brûlait dans ma poitrine. Elle prit sa fourchette et la ficha dans le sol d'un geste vif. La nuit était tombée. Mon délire s'estompait. Elle ferma une menotte sur mon

poignet et se menotta elle-même. Mais les anneaux étaient assez larges pour passer la main et je me libérai sans forcer. Elle dit :

– Je ne voulais pas tomber amoureuse.

Puis elle grinça des dents. Amoureuse de qui ? De moi ? D'un être apparaissant dans ses visions ? Elle respirait le parfum d'une rose noire presque invisible dans l'obscurité. Elle murmurait, mais j'étais la proie d'une envie de parler irrépressible, je ramenaï ma fraise, comme si les voix m'habitaient. Un groupe de cavaliers galopait. L'un d'eux s'approcha de la caverne. Le cheval parut sourire : c'était elle, ma vieille jument, frappée d'une nouvelle jeunesse, musclée comme un étalon, mais toujours, les lèvres retroussées sur des dents du bonheur, avec un air benêt. L'homme s'approcha des fagots de bois qui séchaient dehors.

Il venait d'un château fortifié qui s'élevait dans les environs. Il me reprocha de m'être avachi. Il se moquait, il prenait la femme à témoin de mon état pitoyable. Perclus de fatigue, j'étais sur le point de m'endormir, mais je trouvai la force de lui proposer un petit tabouret. Il secoua la tête en se frottant ostensiblement les yeux avec le pouce et l'index, pour signifier qu'il jugeait la proposition incongrue. Il ajouta in petto :

– Non, mais j'y crois pas.

Il vomit à long jet. Il crachait ses boyaux, son sang. La femme avait laissé filer son voile. Elle remuait convulsivement un éventail. Elle me croyait peut-être capable de vider un homme de son intérieur par la force de l'esprit. Je remarquai ses escarpins. Je lui pris la main, récupérai la jument et empoignai une masse, au cas où. La grotte prit feu. L'homme avait dû renverser quelque chose. Il y avait des matières inflammables là-dedans. Il sortit en hurlant, torche vivante, les bras en croix. Nous disparûmes à travers bois. La nuit s'étiolait. La fraîcheur était agréable. Bientôt, nous pourrions bavarder, prendre le thé autour d'un feu de camp. Gagner les villages, avec leurs temples, leurs champs, leurs jardins, nous gorger de paniers de légumes et de fruits, nous laisser assourdir par le bruit des tambourins. Je la voyais bien tisser dans le coin d'une maison pendant que je m'occuperais de... Euh, j'avais bien le temps d'y réfléchir. Il valait mieux mettre une distance entre nous et la petite bande de cavaliers.

Michel Lascault, 2019

